

# Lionel Ray

## Voyelles et consonne

Lionel RAY. Ouvrages récents :

- un essai : *Arthur Rimbaud* (Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui », 1976) ;
- des livres de poèmes aux éditions Gallimard : *Partout ici même* (1978) ; *Le corps obscur* (1981) ; *Nuages, nuit* (1983) ;
- des livres d'art (poèmes illustrés de gravures de Bastuji, Nicki Tillinghast, Marc Pessin ; éditions « Le verbe et l'empreinte » à Saint-Laurent-du-Pont).

Lionel Ray a obtenu le prix Mallarmé en 1981 et le prix Méridien en 1983.

Un film vidéo lui est consacré dans la collection « Les archives de la parole » (Maison de la Poésie de Paris).

## Voyelles et consonne

(*alpha*)

Les mots les plus ouverts en quoi s'inscrit pour moi le plus  
durablement le plus en profondeur la pente des songes les  
mots les plus habitables où du temps circule, s'amasse  
ceux dont je fais mon paysage intérieur

ce sont les mots en *a*

comme *avec amour autre*  
mots de l'âme de l'accueil et de l'attente  
mots d'ailleurs  
et mots-continents Afrique Asie Amérique

années en eux s'accumulent  
autrefois ancien antique  
actuel aujourd'hui  
avenir

: tout le fil du temps  
de l'aube à l'achèvement  
avec l'ahan de ce qui en eux allège affleure et accompagne  
des mots comme des ailes ou comme des armes  
mots-angles mots-arbres  
admirables accomplis azuréens  
mots d'alentour (d'avant et d'après) mots-aurélia  
grands mots effrayants comme alerte abîme affolé angoisse

appartiennent à l'ampleur  
alphabets alexandrins  
art algèbre  
eau froide en eux ardeur de nuit  
apparitions astres possibles  
analogie

mots-avalanche  
mots en actes  
ils lèvent l'ancre

(*encre au plus lointain*)

encre au plus lointain  
l'eau écrite parle  
dans l'échange l'écho  
l'être  
qui ressemble aux fables

enferme égare efface  
une eau d'absence  
diffuse féminine fuyante  
encore  
s'étonne

églogue tardive  
l'enfant mental  
enfin grandi l'emporte  
en moi s'enfouit

dans l'écart et le flot  
l'eau d'été  
ciel plus vrai  
l'eau des épées

entre en terre  
élue toujours égale  
l'eau d'élégie  
heureuse  
l'eau de silence

(*initial*)

entendre quatre fois circuler dans le vers de Rimbaud le *i*  
diéresé alors le sourd étouffement d'une finale abstraite  
s'éloigne le vers allégé respire c'est *la circulati-on*  
*des sèves inou-ies*

poudroient ivre du *i* dans l'iris et l'archipel l'énigme  
inspire Icare chimère et signe livre viril

à plus d'un titre le *i* mobile vibratoire participe du foudre  
balbutiant magnifique *passant considérable* météorite issu  
d'ailleurs

spirituel relatif fier taciturne  
i d'orgueil sans rien qui vienne en lui mourir

prestige d'armoirie ineffable indivis  
trionphale inanité  
mimant un deuil imaginaire ces fleurs calice et tige  
pointe et bec foyer des sylphes  
avec Sylvie pourpre et l'Idée

exil lyrique libre errant  
récit d'affiche et poésie  
l'hymne la nuit la ville  
circonstance qui fulgure  
visible-invisible réalité massive et native non  
distracte  
magie spirituelle  
quand du Passé ne masque pas l'immédiat Idéal

(inscrire ici un distique  
ou l'onduleuse Italie)

lire-écrire

mais vieillir et finir  
: l'hiver figure la cime

(fragment d'*autobiographie* dans le style ancien)

Combien de fois suis-je allé admirer aux sources de la Loue ces monuments baroques toujours mobiles que l'eau construit et déconstruit sans cesse, ne maintenant jamais la même forme, ne se plaisant que dans une perpétuelle métamorphose. Si l'eau s'effondre c'est pour des efflorescences nouvelles, jamais lasse de ses constructions aléatoires cherchant toujours d'autres chemins de fuite, folle de sa force, l'épuisant et la reconstituant sans cesse, explorant, rieuse, tous les possibles du mouvement, faisant partout éclater des aurores. J'admiraïs les sinuosités, les parcours ophidiens de l'eau et comme selon les caprices de la géographie ou les hasards d'une captation, telle rivière se joint et s'offre à une autre qui court de son côté en faire autant... ainsi du

Lison à la Loue, au Doubs, à la Saône, au Rhône et à la mer, ceci dans une liaison si exacte du féminin au masculin que j'y voyais une métaphore de l'amour.

Le Lison. J'aimais ce torrent. Au reste ma rêverie se prolongeait sur un plan tout lexical et tout phonétique. L'eau-voyelle, l'*o* du *torrent*, le mot lui-même était fraîcheur, terme si évocateur où la dentale *t* tient si bien son rôle de consonne explosive, propulsive, où la seconde syllabe rappelle si bien le liant de l'eau, folle présence, eau d'impatience et de colère. Et voilà qu'on retrouve, imaginez cela, l'*o* (l'eau-voyelle) de *torrent* dans le *flot* et l'*orage*, dans l'*océan* et dans l'*oasis* ! L'*o* partout : note mobile, obstinée, parfois obscure, opaque, toujours obsédante, obsédée, obéissante, opiniâtre...

Aussi aujourd'hui ne suis-je pas autrement étonné que la même logique des sonorités s'inscrive à la fois dans le nom et dans l'œuvre des prosateurs et des poètes que l'eau inspire : Rousseau, Hugo, Flaubert, Baudelaire, Rimbaud, Maupassant, Apollinaire, Claudel... Mais cherchez l'*o*, l'eau, dans Éluard, vous ne l'y trouverez pas, et dans Aragon, poète de la ville : seulement la nostalgie de quelle eau perdue, comme l'*o* de son nom, voyelle nasalisée, étouffée, contrainte, bloquée par le *n*. « Sur le Pont Neuf » dit *Le Roman inachevé*, et l'eau ne coule pas dans le poème. « Sous le Pont Mirabeau » disait Guillaume Kostro-Apollinaire. De *sur* à *sous*, on voit, on entend bien la différence, non ? Chez l'un l'eau est absente, chez l'autre, présente, courante, obstinément. Mais, oh ! rien de tout cela n'est vraiment sérieux, n'est-ce pas ?

(Je n'ometts par l'*o* des poèmes, odes ou sonnets, l'*o* d'Orphée, aurores et châteaux).

(une lecture)

Ulysse *Igitur* névrose d'absolu  
emportera nulles vacantes  
les urnes  
au château de pureté

brutal supplice  
tel ennui devenu  
glaçant l'azur  
ici tendu

creuse d'absurdes crépuscules  
ruisseau dormant  
des hautes solitudes  
singulièrement

gravures d'où venues  
paroles et peintures  
sur les murs instruments  
vêtus d'incertitude  
indubitablement

sauf nue reconnue  
que fument d'ombre massive  
ces plumes apparues  
des ténèbres futures

et demain la voilure  
de nos littératures

*(ouvrage)*

le *ou* marie la route et la roue, la soue et la soute, le loup et  
le fou, l'amour et l'ouragan, la foule où ça moutonne et l'ouvreau  
du verrier, coutres et labours

dans le *ou* coïncident l'oubli le souvenir rien d'infirme c'est  
la douceur qui détourne la menace venue du rouge et de l'en-  
dessous ce poudroïement de l'invisible

le *ou* des anciens jours rayonne souffle solaire souriant grave  
effets de source sur cailloux et branches de mémoire la  
houle des forêts

une touffe de feu pour danseur imaginaire enfouir encore le corps  
amoureux sous le poulpe de douleurs l'eau rêvait de s'engloutir

mais écoute écoute écoute le *ou* de courtoisie c'est Bernard le  
mieux chantant dont le père était archer de Ventadour non  
de Nancy

à d'autres de chanter des blues    ce ne sera les Bousingots    ni  
Jouve ni Saint-Pol Roux    Bousquet Du Bouchet    Germain  
Nouveau  
Royet-Journoud ni Roubaud    Joubert Desnoues

et pendu au cou de l'automne mon double si voisin avec ses habits de  
nomade sa découpe de profil à contre-jour surveillant l'inévitable  
attendant là son tour écoutant battre le pouls de l'autre le sang  
supplie prenant parti de prochaine fois

bouches bavardes baguant le *oui*    nouant l'ouvrage à l'ouvert  
faisant de paroles nourriture de bonne soif    l'éprouvant  
jouant aux dés le discours qui touche l'étendue et soudain  
l'enflamme

puis ce sera fourrures et bouquets    ce fourmillement de racines  
ces dons et ces grâces    ces coups de lumière    ce parcours du  
vivre au mourir    et la verticale impatience !

*(les mots)*

*m*  
comme *aime*  
et *comme*  
mots ou motifs  
(le même)

hommes et sommeils  
masques musiciens  
femmes et mouvements  
la mer    par chemins

*m*  
comme *mondes*  
matins et mythes  
*m* pour mordre  
mémoires manteaux

maux et mensonges  
miroirs et murs  
moyeux métaphores  
les miment les mènent

maintenant commence  
la cérémonie  
l'émeute des mouches  
: mon ombre est mon pays

*m* dissimulé  
en marche ressemblant  
meublant l'immensité  
de larmes et murailles

marines et moissons  
l'hiéroglyphe des mains  
sémaphore  
ô maison.

et ma mère Mallarmé  
morte  
montagne m'abandonne  
invisiblement

comme *diamant*  
métamorphoses du même  
dénouement  
rumeurs jumelles



## Petite anthologie portative

il y a des pages couturées de cicatrices comme traversées d'oiseaux-  
mouches poésie glaciaire des marges énigmatiques Du Bouchet  
Royet-Journoud Daive

il y a la géographie routière et ferroviaire de Jacques Réda le goût  
d'arrière-saison de Bernard Delvaille les menus drames vifs comme  
le diamant de B. Vargaftig

des livres avec chambres d'ombre où passent par rafales des coups de lu-  
mière tout le cérémonial d'une algèbre luxueuse Jacques Roubaud Pierre  
Oster notes pourpres et cristallines séduction hiératique triomphes

Ulysse errant Deguy dans un glossaire

Grandmont ses labyrinthes cyclorama de mémoire  
prompte affiches et défroques villes mentales

Stéfan des portraits dans un sulfure caprices et nonchaloir ses  
distractions tranchantes

il y a une poésie de parking en construction crépi d'affichettes temps  
gris et fêtes vacillantes Gérard Noiret

et l'horizon Maulpoix cerné de neiges

J.-P. Lemaire Dieu et ses environs immédiats

Métellus aux couleurs de la terre chantant

Orcel au pré tremblant la nuée du sens les trophées le poids s'efface

Richard Rognet avec des airs d'oiseau un pas dans l'azur

mais Izoard au cœur d'épingle Dalle Nogare Noël Hreglich

Broda

plus haut que solitude Il y a Farina

tous et chacun (et moi)

buvant des eaux crépusculaires veillant à l'ouverture au grain  
naturel jetant vers un horizon de collines des chiens buissonniers  
des vents infatigables

voyant dans l'œil des flaques des caves des villes poignantes  
des horloges naïves

poursuivant l'interminable flânerie

ailleurs englouti(s) dans le foisonnement l'étreinte l'invocation

vous parler — de quelque point obscur —

d'une porte l'oreille rêveuse

ni clameur ni ingénuité

la nuit errante par chemins

les cendres la chaleur

: les châteaux qui sont en vous.

## Autobiographie presque complète

Je suis né à Smyrne ou ailleurs mon nom signifiait « l'aveugle » ou  
« l'otage »  
Je suis né à Montevideo la première fois en 1846 la deuxième  
fois en 1884  
Je suis né en Alaska au Labrador à Long Island dans le désert de Gobi  
à Salonique  
J'ai parlé l'ostiak le vogoul le tchouvache le serbo-croate et toutes les  
autres langues  
Je suis devenu sourd  
J'ai vécu captif en Angleterre emprisonné à Mons en exil à  
Bruxelles à Jersey à Guernesey déporté aux camps de Limnos,  
Macronissos, Ayios Efstratios, plus tard à l'île de Samos  
J'ai perdu un bras à la guerre  
J'ai vécu plus de trente ans paralysé des jambes dans une chambre de  
Carcassonne  
J'ai été condamné à mort gracié porté disparu  
Un duel mit fin à mes jours à l'âge de 38 ans  
Je me suis pendu à une grille dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855  
Suicidé en 1930 et 1935  
Je mourus guillotiné en 1794  
Je mourus d'un cancer à l'asile d'Ivry  
Je mourus d'un éclatement de la glotte  
Je mourus d'une congestion pulmonaire au camp de Drancy le 5 mars  
1944  
Je mourus sur le champ de bataille en Grèce en France puis  
fusillé en Espagne  
Je fus écrasé par une voiture près de la place de la Concorde  
Je fus trépané à la guerre et n'ai pas survécu  
Je mourus dit-on d'une piqûre d'épine de rose  
Mais je suis mort définitivement dans un hôpital de Marseille  
d'un cancer au genou droit.